

LE

**VIEUX MAJOR,**  
**VAUDEVILLE,**  
**EN UN ACTE ET EN PROSE;**

*Par F.P.A. LÉGER et R. C. GUILBERT FIXERÉCOURT.*

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre  
Montansier, le 6 fructidor, an 9.

Prix 1 f. 20 c.



A P A R I S,

Chez BARBA, Libraire, Palais Égalité, galerie derrière le  
Théâtre Français de la République, n<sup>o</sup>. 51.

---

A N I X.

---

## PERSONNAGES.

HERMAN, ancien major,	<i>Dubois.</i>
ADÈLE, sa fille.	M <sup>e</sup> <i>Mengozzi.</i>
EDOUARD, amant d'Adèle.	<i>Xavier.</i>
PINCER,	<i>Tiercelin.</i>
BLAISE, jardinier.	<i>S. Legé.</i>
BRUSKER, concierge.	<i>Francisque.</i>
Divers soldats attachés au Major.	

---

L E.

---

V I E U X M A J O R.

---

*Le théâtre représente un jardin où tout est culbuté. A droite, un vieux colombier, à gauche une guérite. Par-ci, par-là, divers instrumens de guerre.*

---

S C E N E P R E M I È R E.

A D E L E , B L A I S E .

A D E L E , à Blaise qui traverse le théâtre.

M O N ami, mon ami...

B L A I S E .

Mademoiselle.

A D E L E .

J'ai besoin de toi pour un instant.

B L A I S E .

Faut-il aller bien loin ?

A D E L E .

Porter cette lettre à Strasbourg; nous n'en sommes qu'à un kilomètre.

B L A I S E .

Impossible, mademoiselle, c'est l'heure de l'exercice.

A D E L E .

Je t'en prie, mon cher Blaise.

B L A I S E .

Qu'est-ce à dire ? Blaise ! mademoiselle a donc oublié que chacun ici a son nom de guerre, et que le mien est la Valeur ?

A D E L E .

Il te sied à merveille... Il paraît que depuis mon départ, rien n'est changé dans le château, et que le goût de mon père pour le métier des armes ne se ralentit pas.

B L A I S E.

Au contraire, mademoiselle, il est plus animé que jamais.  
Il ne passe pas un seul jour sans former deux blocus, prendre  
trois villes d'assaut, et livrer quatre batailles rangées.

A D E L E, *riant.*

Aussi le jardin est-il en bon ordre.

B L A I S E.

Vous n'avez pas encore tout vû.

*Air : de la marche du roi de Prusse.*

Je vais, tant bien que mal,

Sans être partial,

D'un ton franc et loyal,

Mais jovial,

Vous faire le tableau verbal

Et le récit impartial

De l'assemblée original,

Qu'en Ventose ou bien Germinat,

Forma, d'après son goût martial,

Mon maître, mon général.

De la salle de bal,

Il a fait l'hôpital;

Du sallon principal,

L'arsenal.

De l'abreuvoir bannal,

Un soi-disant canal,

Ou d'un combat naval,

Comme amiral,

Monsieur se donne le régal.

La cuisine est le point central,

Nommé le quartier général;

Là, Jean Bart, d'un air amical

Boit à la santé d'Annibal.

Quand, du combat, vient le signal,

Chacun reprend son ton brutal;

Alexandre est vice-amiral,

Maurice adjudant général,

Pour moi qui me tiens mal

A cheval,

Je suis simple caporal.

A D E L E.

Je t'en fais mon compliment.

B L A I S E .

Patience , mademoiselle : la journée ne se passera pas sans que vous soyez réintégrée dans vos fonctions d'aide-de-camp.

A D E L E .

J'y compte bien : aussi ai-je repris l'uniforme ; et je ne désespère pas de devenir général en chef.

B L A I S E .

Convenez , mademoiselle , que votre cher papa a là une étrange manie !

A D E L E .

Une manie, dis-tu ? Mais cette passion n'a rien que de louable. Mon père, vieilli dans le métier des armes , se rappelle avec enthousiasme , le tems de ses exploits. Son âge ne lui permet plus de se trouver au milieu des combats ; mais il se plaît à retracer , chez lui , les victoires qui ont illustré ses jeunes successeurs , et du moins il le fait d'une manière utile.

B L A I S E .

J'en conviens.

A D E L E .

*Air : du Chapitre second.*

Trente infortunés réunis ,  
 Secondant son humeur guerrière ,  
 Sont , à ses frais , vêtus , nourris  
 Chez lui pendant l'année entière .  
 Aux combats ils passent leur tems ,  
 Mais ceux ou sa main les façonne ,  
 Font vivre tous les combattans  
 Et n'ont jamais blessé personne .

B L A I S E .

*Air : du petit matelot.*

Tous les soldats de votre père  
 Trouvent aussi leur sort fort doux ,  
 Oui vraiment , ce genre de guerre  
 Est très-agréable pour nous .  
 Partout , que ne peut-on le suivre ,  
 Car , vous le savez , les combats ,  
 Pour l'ordinaire , ne font vivre  
 Que ceux qui ne combattent pas .

## LE VIEUX

A D E L E .

C'est ce qui m'a fait trembler pendant long-tems.

B L A I S E .

Sans doute pour les jours de ce jeune officier, dont vous avez fait la connoissance à Strasbourg chez madame votre tante.

A D E L E .

Oui, mon cher Blaise, et juge à quel point je suis contrariée ; c'est au moment qu'Edouard revient avec un congé, que mon père me rappelle dans ce château.

B L A I S E .

Les amoureux sont alertes, il viendra bien vous trouver ici.

A D E L E .

Impossible. Une querelle de corps a jadis brouillé son père avec le mien, et, d'amis qu'ils étaient, ils sont devenus ennemis presque irréconciliables.

B L A I S E .

En ce cas, il ne faut pas s'onger à le recevoir. D'ailleurs, la sévérité avec laquelle le vieux Brusker, notre concierge, suit sa consigne, ne nous permet pas de l'admettre secrettement, quand on en aurait l'envie.

A D E L E .

Comment ?

B L A I S E .

On n'entre plus ici, depuis six mois, sans avoir le mot d'ordre.

A D E L E .

Mais en ta qualité de caporal, tu pourras le lui donner au besoin.

B L A I S E .

On le change deux ou trois fois par jour.

A D E L E .

Mais si ma tante, qui connaît notre amour et l'approuve, voulait tenter un rapprochement entre nos familles, et qu'il nous fallût une entrevue avec Edouard ?

BLAISE, après avoir réfléchi.

Vous l'auriez, mademoiselle. Je ne suis pas caporal pour rien : j'ai trop souvent entendu dire au général qu'*à vaincre sans gloire, on triomphe sans péril*. Comptez sur moi.

SCENE II.

LES MÊMES. HERMAN, en dehors.

HERMAN, appelant.

DUGUESCLIN ! Turenne ! César ! Alexandre !

BLAISE.

Voilà votre père qui appelle son monde ; Pincer est avec lui.

ADELE.

Qui ? cet imbécile qui me fait la cour ?

BLAISE.

Lui-même.

ADELE.

Quel être insupportable !

BLAISE.

Bavard !

ADELE.

Ridicule !

BLAISE.

Sans goût !

ADELE.

Sans esprit !

BLAISE.

Laid !

ADELE.

Mal tourné !

BLAISE.

Voilà son portrait en quatre mots.

ADELE.

Il vient sans doute pour faire la paix avec moi.

BLAISE.

Il faut lui déclarer la guerre.

ADELE.

Il reviendra à la charge.

BLAISE.

Nous le bloquerons.... Chut ! les voici.

## SCÈNE III.

LES MÊMES. HERMAN, PINCER.

HERMAN.

POMPÉE ! Christophe ! Scipion ! Jérôme ! où sont donc tous ces gaillards-là ? il est dix heures, et l'on n'a pas encore battu le rappel pour aller à l'exercice ! Oh ! il y a un grand relâchement dans la discipline ! J'y mettrai bon ordre.... Te voilà, ma fille : bonjour, ma bonne amie. (*Il l'embrasse.*) Que fais-tu donc ici ?

ADELE, gaîment.

Mon père, j'examine le champ de bataille.

HERMAN.

Ma foi, mon enfant, il me tardait que tu fusses de retour, car, depuis ton absence, le service se fait bien mal.

PINCER.

Mademoiselle est donc militaire ?

ADELE.

Oui, monsieur.

PINCER.

C'est un charmant métier.

ADELE.

Sur-tout quand on le fait comme moi, sous les ordres d'un bon père.

PINCER.

Mademoiselle a sans doute un grade *conséquent*, une bouche aussi jolie est bien faite pour commander.

HERMAN.

C'est mon premier aide-de-camp.

PINCER.

Cela fait un charmant petit dragon.

HERMAN.

Aussi, en suis-je fier.... Je veux célébrer son retour par une bataille générale.

Je ne m'étonne plus si vous ne rêvez que sièges, combats, évolutions militaires.

Air : *La comédie est un miroir.*

Quand on a de pareils guerriers,  
Il est aisé d'aimer la guerre ;  
Et je combattrais volontiers  
Si j'avais un tel adversaire.

B L A I S E, *bas d Pincer.*

Laissez donc, vous n'êtes plus de force.

P I N C E R, *continuant l'air.*

Ma valeur se sent réveiller ,

(*A Adèle.*)

Voulez-vous m'admettre auservice ?  
Je serai fier de m'enrôler  
Si vous m'enseignez l'exercice.

A D È L E.

Moi, M. Pincer ? vous plaisantez.

P I N C E R, *riant.*

C'est, ma foi, tout de bon, mademoiselle. Ha ! ha ! ha !

B L A I S E, *d Pincer.*

*Même air.*

Ceux qui souscriraient à vos vœux,  
Ne feraient pas une bonne œuvre ;  
Vous êtes un soldat trop vieux  
Pour bien entendre la manœuvre.

P I N C E R.

On ne vous demande pas votre avis, M. le caporal.

A D È L E.

Blaise a raison.

Vous auriez tort de vous mêler  
Dans nos phalanges intrépides :  
Il n'est plus tems de s'enrôler  
Lorsque l'on a les invalides.

P I N C E R.

La charmante espiègle ! elle a toujours le petit mot pour rire.

H E R M A N.

Caporal, rassemble la troupe, et toi, mon aide-de-camp, fais disposer le champ de bataille. Quand tout sera prêt pour l'attaque, vous me ferez avertir.

A D È L E, *avec une gravité comique (Elle sort avec Blaise.)*  
J'obéis, mon général. B



## SCENE IV.

HERMAN, PINCER.

PINCER.

Vous avez là, mon cher major, un plaisir bien singulier.

HERMAN.

C'est un plaisir tout comme un autre.

PINCER.

Il me semble pourtant que quand on a fait, comme vous, la guerre pendant quarante ans, on doit en avoir assez.

HERMAN.

On ne se lasse jamais de ce qu'on a fait avec honneur.

PINCER.

Mais, fallait-il pour cela bouleverser votre château, vos jardins, détruire votre parc? car, dieu merci, tout présente, en ces lieux, l'image de la guerre.

HERMAN.

Mon cher Pincer, les guerriers sont comme les amans,

*Air : femmes voulez-vous éprouver.*

Dans l'âge fait pour les amours,  
Plein d'un ardeur toujours nouvelle,  
Un amant consacre ses jours  
A servir, à charmer sa belle.  
Mais quand le tems vient l'enlever  
Aux transports d'une douce ivresse,  
Il aime encore à retrouver  
Les traits chéris de sa maîtresse.

PINCER.

La guerre, en ce cas, ne vous accusera pas d'infidélité.

HERMAN.

Je le crois bien, parbleu! car j'ai soin de rappeler tout ce qu'elle eût de glorieux pour nous, et je ne manque pas de besogne.

M A J O R.

32

Air : du *Pauvre monde*.

De Fontenoi,  
De Fleurus, de Rocroi,  
Tour-à-tour j'ébauche l'image ;  
Du Mont Bernard  
Je retrace avec art  
L'étonnant et hardi passage.  
Chaque jour, des français,  
J'exécute un succès.  
Mais leur vitesse me désole :  
Toujours vainqueurs *ex abrupto*  
Ils triomphaient à Maringo  
Qu'à peine j'étais au pont d'Arcole.

P I N C E R.

C'est à merveille, mais l'argent que cela vous coûte.

H E R M A N.

Qu'importe : je suis riche ; quand les ouvriers des environs manquent d'ouvrage, ils ont ici une ressource toujours prête, je les exerce au noble métier des armes, et leur épargne ainsi les dangers du désœuvrement, souvent funeste à l'indigence ; grâces à la discipline que j'ai établie, tout le monde s'occupe ; je suis parfaitement servi ; je satisfais, à la fois, et mes goûts, et le besoin d'être utile aux autres. Certes, on ne peut placer son argent à un plus haut intérêt.

P I N C E R.

Chacun a sa manière de voir ; j'aime mieux le taux de la bourse. Et puis c'est toujours diminuer un peu la dot de la charmante Adèle.

H E R M A N.

Il faudra que mon gendre se contente de ce que je lui laisserai.

P I N C E R.

Vous savez à quel point cela m'intéresse.

H E R M A N.

Oui, mais je ne vous réponds pas du succès.

P I N C E R.

Pourquoi donc cela ?

## LE VIEUX

HERMAN.

C'est que ma fille ne veut épouser qu'un militaire.

PINCER.

Ne veut! c'est bientôt dit.... N'êtes vous pas son général?

HERMAN.

Quand il s'agit de son bonheur, je ne suis plus que son père. Tâchez de vous en faire aimer; je vous donne carte blanche.

PINCER.

Mais si la place se défend?

HERMAN.

Il faudra battre en retraite.

PINCER.

N'importe: je vais risquer le siège. Il y a pourtant une chose qui m'inquiète.

HERMAN.

Laquelle!

PINCER.

C'est qu'Adèle soit demeurée si long-tems à Strasbourg.

HERMAN.

N'étoit-elle pas chez sa tante?

PINCER.

Où, mais madame votre sœur reçoit beaucoup de monde, beaucoup de militaires sur-tout. La présence d'une jeune et jolie personne n'aura pas diminué la foule: les propos galans, les anecdotes grivoises auront été leur train, et l'ingénuité d'Adèle aura pu en souffrir.

HERMAN.

Vous êtes fou, mon cher Pincer; comment, vous croyez qu'un peu de gaité, un peu de galanterie, dans la conversation, peut altérer les mœurs d'une jeune personne?

PINCER.

Certainement.

H E R M A N.

*Air : du vaudeville de l'Isle des femmes.**Premier couplet.*

Quand j'entends sur un trait gaillard  
 Crier nos censeurs en délire ,  
 De leur grand courroux , à l'écart,  
 Je ne puis m'empêcher de rire.  
 Ils ont beau faire , on ne croit pas  
 A la pudeur qu'un mot éveille :  
 Souvent ces gens si délicats ,  
 N'ont de vertu que dans l'oreille :

*Second couplet.*

Dans un salon , dans un jardin ,  
 Voyez nos prudes bien connues ,  
 Lancer un coup-d'œil clandestin  
 Sur les tableaux , sur les statues ;  
 Si la nudité du travail  
 A quelque chose qui déplaît ,  
 On se cache sous l'éventail...  
 Pour regarder plus à son aise.

## S C E N E V.

LES MÊMES, B R U S K E R, *accourant avec une halle-  
 barde à la main*

B R U S K E R.

A ux armes ! aux armes !

H E R M A N.

Qu'entends-je ?

P I N C E R.

Ah ! mon dieu !

B R U S K E R.

L'ennemi est entré dans la place.

H E R M A N.

Quel ennemi ?

B R U S K E R.

Je n'en sais rien.

P I N C E R.

Tu fais joliment ton devoir , à ce qu'il me paraît.

BRUSKER.

Est-ce ma faute donc ?

HERMAN.

Et ta consigne ?

BRUSKER.

Jel'ai suivie.

HERMAN.

Se laisser surprendre !

PINCER.

Un vieux soldat !

BRUSKER.

Écoutez-moi.

HERMAN.

Tu mériterais.....

PINCER.

Six mois de prison.

BRUSKER.

Mais encore une fois, écoutez-moi donc, vous verrez que  
je n'ai pas tort.

HERMAN.

Allons, parle.

BRUSKER.

Air : *En quatre mots.*

Avec Robert

Je causais à couvert :

Quand un jeune homme, en habit vert,

S'offrant d'un air

Ouvert,

Me propose, avec mystère,

De l'admettre et de me taire ;

Je refuse clair.

Comme un éclair,

Il s'échappe et se perd,

Par le chemin couvert ;

Mais fut-il en enfer

Il verra que le vieux Brusker

A le bras encor vert.

PINCER.

Est-il seul ?

BRUSKER.

Oui.

PINCER.

Est-il armé ?

Non.

BRUSKER.

PINCER.

Major, faites battre la générale, que tout le monde prenne les armes. Donnez-moi un fusil, et marchons à sa rencontre.

HERMAN, *riant.*

C'est trop juste.... le danger est imminent.... Brusker, que tout le monde se rassemble ici.

BRUSKER.

J'y cours, mon général.... Ah! ah! nous allons voir beau jeu. (*Il sort en boitant.*)

SCÈNE VI.

HERMAN, PINCER.

PINCER.

Vous avez paru douter de ma valeur, je vais vous en donner un échantillon.

(*On bat la générale, Pincer tremble.*)

HERMAN.

Q'avez-vous donc? vous tremblez.

PINCER.

Moi, Major? au contraire, c'est le courage qui me vient.

SCÈNE VII.

LES MÈRES, ADELE, BLAISE, Plusieurs Soldats.

ADELE.

Qu'est-il donc arrivé, mon père, et pourquoi cette alerte?

PINCER.

Comment, mademoiselle, ce qui est arrivé? Un ennemi vient de s'introduire ici par surprise.

ADELE.

Il faut voler à sa poursuite.

BLAISE, *bas à Adèle.*

C'est Edouard.

ADELE.

O ciel ! comment le tirer de là ?

PINCER.

Eh bien ! l'on diroit que vous avez peur ?

HERMAN.

Qui peut donc t'arrêter, ma fille ?

ADELE.

Mais, mon père, cet étranger a peut-être un motif excusable.

HERMAN.

Il l'aurait dit.

ADELE.

Si l'on n'a pas voulu l'entendre.

BLAISE, *bas à Adèle.*

Vous allez vous trahir.

PINCER.

Est-ce que vous auriez des intelligences avec lui, mademoiselle ?

ADELE.

Moi, monsieur !

HERMAN.

Ma fille en est incapable ; c'est la sensibilité naturelle à son sexe.

BLAISE.

Comme vous dites, général, la sensibilité.

ADELE, *à part.*

L'imprudent ! nous sommes perdus !

HERMAN.

Allons, qu'on le cherche..... Il ne peut échapper, toutes les issues sont gardées.

PINCER.

S'il tombe entre mes mains, c'est fait de lui. (*à Brusker.*)  
Vous êtes bien sûr qu'il est seul ? C'est que... je suis brave, moi... (*il se retourne.*) Combien sommes-nous ?

A D E L E à *Blaise*.

Tâche de le faire évader.

P I N C E R.

Je veux le saisir mort ou vif.... j'espère que c'est un moyen victorieux pour conquérir votre cœur.

A D E L E.

Au contraire, monsieur, vous ne sauriez me déplaire davantage;... allez, c'est affreux ce que vous venez de dire là.... je vous déteste.

B L A I S E, à *Adèle*.

Modérez-vous donc.

H E R M A N.

Mais, ma fille, je ne te conçois pas : d'où vient donc cette chaleur que tu mets à défendre un inconnu ?

A D E L E, avec *dépit*.

Je ne le défends pas, mon père, mais je suis piquée de voir un homme, qui n'a pas même les premiers élémens de la tactique, ni du droit des gens, vous proposer des mesures de rigueur contre un infortuné, qui ne s'est peut-être réfugié ici, que parce qu'il connaissait votre grandeur d'ame et votre loyauté.

Air : *Une fille est un oiseau*.

Vous me l'avez dit cent fois,  
 Il m'en souvient bien, mon père :  
 De l'honneur, même à la guerre,  
 L'on doit respecter la voix.  
 Lorsque le combat s'engage,  
 Pour disputer l'avantage,  
 Sans nul égard, au courage  
 L'on oppose la valeur.  
 Mais s'il demande assistance,  
 Pour l'ennemi sans défense,  
 L'on doit retrouver son cœur.

H E R M A N, à *part*.

J'entrevois du mystère. (*haut*.) Ma fille a raison, mon cher Pincer, vous allez trop loin.

C

PINCER.

Bah! bah! moi je soutiens qu'on vous abuse. On n'entre pas furtivement chez les gens, quand on a des intentions bénévoles.

HERMAN.

C'est ce que nous allons savoir.... Adèle, veux-tu te charger de la garde du prisonnier?

ADELE, *gaiement.*

Avec plaisir, mon père.

BLAISE.

Je vous réponds, mon général, qu'il sera bien gardé.

HERMAN, *à part.*

Je commence à le croire.

PINCER.

En avant, camarades, imitez-moi, et vous ferez de belles choses.

*( Il s'avance vers Adèle. )**Air : du pas redoublé.*

C'est pour m'illustrer à vos yeux

Que je vais à la guerre.

Si je reviens victorieux,

M'aimerez-vous mieux?

ADELE.

Guère.

PINCER.

De près, quand nous serons époux,

Nous nous verrons, j'espère.

BLAISE, *bas à Pincer.*

Vous n'êtes plus bon, entre nous,

Qu'à la petite guerre.

HERMAN, *riant.*

Mon cher Pincer, je veux vous laisser l'honneur de cette journée : commandez l'avant-garde, voici mon épée que je vous confie.

PINCER.

Je l'accepte.

*Air précédent.*

Entre mes mains elle vandra

Celle de Charlemagne.

De ma valeur on parlera  
 En France, en Allemagne.  
 Je ne crains pas qu'au champ d'honneur  
 De vitesse on me gagne.

A D E L È.

Je le crois, car souvent, monsieur,  
 Vous battez la campagne.

*Chœur en sortant.*

Partons bien vite au champ d'honneur,  
 Que chacun l'accompagne,  
 Ou est bien sûr, près de monsieur,  
 De battre la campagne.

S C E N E V I I I.

A D E L È, *seule.*

Courez, courez, M. Pincer, vous allez avoir affaire à un homme qui vous donnera de l'exercice. . . Mais quel motif a pu conduire Edouard ici, sans m'avoir prévenue, ou sans une lettre de ma tante? Si l'on parvient à le saisir, que dira-t-il pour son excuse? Si ce malheur arrive, n'ayons pas l'air de le connaître, c'est le seul moyen d'éviter la colère de mon père, et les ridicules observations d'un rival à la fois imbécile et méchant.

*Air : de la contredanse, la Coquetté.*

Quel tourment  
 L'on éprouve en aimant,  
 S'il faut, pour un amant,  
 Un moment,  
 Ou craindre,  
 Ou feindre!  
 Faut-il donc qu'en ces lieux,  
 Un fâcheux,  
 Ennuyeux,  
 Trouble les feux,  
 Et les vœux  
 Des amoureux  
 Heureux!

Je pourrais faire,  
 A mon père,

## LE VIEUX

Sans regret,  
 L'aveu discret,  
 Du feu secret,  
 Dont la flamme  
 Embrâse notre ame.  
 Mais l'aveu,  
 Coute un peu,  
 Car mon cœur,  
 De sa valeur,  
 De sa rigueur,  
 Pour mon vainqueur,  
 A, par malheur,  
 La peur.

Quel tourment  
 L'on éprouve en aimant,  
 S'il faut pour un amant,  
 Un moment,  
 Ou craindre,  
 Ou feindre !  
 Faut-il donc qu'en ces lieux,  
 Un fâcheux,  
 Ennuyeux,  
 Trouble les feux,  
 Et les vœux,  
 Des amoureux  
 Heureux!

Mais non.... je dois le fuir,  
 Il doit partir :  
 Si l'amour s'en afflige,  
 Ici l'honneur l'exige.  
 Dut-il gronder,  
 Bouter,  
 Prier,  
 Me supplier,  
 Se récrier,  
 Je n'entends rien,  
 Et pour notre bien  
 Il doit céder  
 Sans tarder.

Quel tourment  
 L'on éprouve en aimant,  
 S'il faut pour un amant,

Un moment  
 Ou craindre,  
 Ou feindre!  
 Faut-il donc qu'en ces lieux,  
 Un fâcheux,  
 Ennuyeux,  
 Trouble les feux,  
 Et les vœux  
 Des amoureux  
 Heureux !

J'entends du bruit... O ciel ! c'est Edouard ! il accourt de ce côté... Brusker et quelques autres le poursuivent.... Ils sont près de l'atteindre. ... (*ayant l'air d'adresser la parole à Edouard.*) Par ici, par ici... non... l'allée à gauche.... franchissez le fossé... hâtez-vous donc... Ah ! il s'est échappé !... le voici....

S C E N E I X.

A D E L E, E D O U A R D, *accourant.*

E D O U A R D.

S A U V E Z - M O I, chère Adèle, sauvez-moi.

A D E L E.

Imprudent, fuyez.

E D O U A R D.

Impossible, la porte est trop bien gardée.

A D E L E.

Blaise vous fera sortir.

E D O U A R D.

Sachez d'abord....

A D E L E.

Je ne puis rien entendre.

E D O U A R D.

Un motif puissant....

A D E L E.

On vient... entrez ici... (*montrant le vieux colombier,*)  
 fermez la porte sur vous, et quelqu'ordre qu'on puisse vous  
 donner, n'ouvrez et ne répondez à personne.

## SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, BRUSKER, Soldats.

CHOEUR *dans la coulisse.*

Avançons (3 fois) tous,  
Poursuivons ensemble  
L'ennemi qui fuit et tremble.  
Avançons (3 fois) tous,  
Nous ne craignons rien, il est seul contre nous.

Il est perdu.

A D E L E , *d part.*

B R U S K E R .

*Air : de la découpure.*

Vous avez du le remarquer  
Dans la citadelle ,  
Il est entré, mais bagatelle :  
Mes amis, il faut l'attaquer,  
Et sans le manquer,  
Le débusquer,  
Ou le bloquer.

CHOEUR.

Avançons (3 fois) tous,  
Poursuivons ensemble.  
L'ennemi qui fuit et tremble.  
Avançons (3 fois.) tous,  
Nous ne craignons rien, il est seul contre nous.

A D E L E .

Tu te trompes, Brusker.

B R U S K E R .

Dieu merci, mademoiselle, j'ai bon pied, bon œil; ce n'est pas moi qu'on abuse. Je l'ai vu, vous dis-je, il est là...

A D E L E .

Soldats, et vous Brusker, je vous ordonne de vous retirer.

B R U S K E R .

Je vous demande pardon, mon capitaine; mais je n'ai pas l'honneur de servir sous vos ordres.

A D E L E , *d part.*  
Comment l'éloigner ?

B R U S K E R.

Je ne dois obéir qu'au général.

A D E L E, *changeant d'intention.*

C'est bien, Brusker, je vois, avec plaisir, que tu es un soldat incorruptible : mon père en sera instruit, et je te promets une récompense. (*Elle les amène mystérieusement du côté du colombier.*)

B R U S K E R.

Je ne connais que la discipline, moi.

A D E L E, *d part.*

Faisons un coup hardi, (*d Brusker,*) mon ami, tu ne t'es pas trompé.

B R U S K E R.

Je le crois bien.

A D E L E.

Effectivement il y a ici quelqu'un.

B R U S K E R.

J'en suis sûr.

A D E L E.

Te souviens-tu de ce neveu dont tu as, si souvent, entendu parler à mon père ?

B R U S K E R.

Qui ? ce jeune homme qui sert, avec honneur, dans les isles, depuis douze ans, et qu'il désire tant revoir ?

A D E L E.

Oui.

B R U S K E R.

Eh ! bien ?

A D E L E.

Eh bien ! mon ami.....

B R U S K E R.

C'est lui ?

A D E L E.

C'est lui.

B R U S K E R.

Qui est caché là dedans ?

A D E L E.

C'est toi qui l'a dit.

B R U S K E R, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

A D E L E , (*bien haut, afin d'être entendu d'Edouard.*)

Chut ! quel autre, en effet, eut été assez imprudent, assez étourdi, pour s'introduire, sans l'aveu de personne, dans une maison étrangère, gardée surtout par l'incorruptible Brusker ?

B R U S K E R .

Il est vrai qu'on ne m'attrape pas facilement.

A D E L E .

Il serait plaisant de lui laisser faire, pendant une heure ou deux, la guerre avec son oncle.

B R U S K E R .

Oui, vraiment : cela serait très-drôle.

A D E L E .

Par exemple, pour que cela dure plus long-tems, il sera à propos que nous facilitions sa retraite sans en avoir l'air.

B R U S K E R .

Certainement, il faut faciliter sa retraite ; sans cela il serait pris tout de suite. (*Ici Edouard ouvre la porte et s'éloigne furtivement.*)

A D E L E .

Figurez-vous la surprise de mon père, lorsqu'après l'avoir forcé dans ses derniers retranchemens, au lieu d'un ennemi qu'il croira saisir, il se trouvera dans les bras de son neveu.

B R U S K E R , *enchanté.*

Ce sera charmant.

A D E L E .

Voyez-vous le tableau ?

(*Edouard traverse le théâtre.*)

B R U S K E R .

Délicieux.

A D E L E .

La reconnaissance ?

B R U S K E R .

Admirable.

SCENE XI.

LES MÊMES, Pincer, Blaise, (au moment où Edouard touche au fond du théâtre, Pincer se présente et le couche en joue.)

PINCER.

Alte-là.

EDOUARD.

Ciel! je suis pris! (il rentre dans le colombier.)

BLAISE, accourant et détournant le fusil.

Bas les armes.

BRUSKER.

Qu'est-ce?

ADELE.

Encore ce maudit homme. (Elle ferme la porte du colombier et prend la clef.)

PINCER, riant.

Ah! ah! ah! je vous fais mon compliment, vous êtes de jolis soldats! sans moi l'ennemi s'échappait à leur barbe... mais je le tiens; Général! général!

BRUSKER, à Adèle.

Faites-le donc taire; il va gâter notre plan.

PINCER, appelant toujours.

Monsieur le major!

BLAISE.

Paix donc.

PINCER.

Monsieur le major!

ADELE.

Nous avons une raison.

PINCER.

Je n'en ai pas, moi.... Général!

BRUSKER.

C'est une ruse de guerre.

PINCER.

Je n'y entends rien.... Monsieur le major!... général!

D

ADELE.

Écoutez-moi.

PINCER.

Je suis sourd. J'ai fait un prisonnier, et je veux avoir l'honneur de le présenter au général en chef.

ADELE.

Eh bien ! allez le chercher.

PINCER.

Pas si bête, Je reste ici.

BLAISE.

Je me charge de faire sentinelle.

PINCER.

Ce n'est pas la place d'un caporal.

ADELE.

C'est assez, mes amis ; puisque M. l'exige, qu'il garde le prisonnier, mais il en répond sur sa tête.

BLAISE.

Il ne joue pas gros jeu.

PINCER.

C'est mon avis.

ADELE, *bas à Blaise.*

Toi, mon cher Blaise, tâche d'éloigner mon père encore quelques instans, je vais essayer de faire parvenir deux mots à Edouard, pour lui dicter les réponses qu'il doit faire.

BLAISE.

Il suffit, mademoiselle.

PINCER.

Vous avez beau conspirer dans votre coin, si l'on met ma prudence en défaut, je consens à passer pour un sot.

BLAISE.

C'est convenu.

*(Adèle sort et Pincer entre dans la guérite.)*

PINCER.

*Air : de la Boulangère.*

Puisque j'ai fait un prisonnier,  
Sa garde  
Me regarde ;

Auprès de lui, mon officier,  
Je veux monter la garde.

B L A I S E.

Avant ce soir, le fait est clair,  
Vous descendrez la garde,  
Pincer,  
Vous descendrez la garde.

T O U S *en sortant.*

Avant ce soir, le fait est clair, etc.

S C E N E X I I.

P I N C E R, E D O U A R D, *à la fenêtre du colombier.*

E D O U A R D.

**J**e n'entends plus personne... Adèle a fermé la porte; tâ-  
chons de nous sauver par la fenêtre... (*il passe une jambe.*)

P I N C E R, *sortant la tête hors de la guérite.*

Ne vous dérangez pas, il y a quelqu'un.

E D O U A R D.

Mon ami!

P I N C E R, *se promenant.*

Je ne suis pas votre ami.

E D O U A R D.

Camarade!

P I N C E R.

Nous ne sommes pas camarades.

E D O U A R D.

Sentinelle!

P I N C E R.

Qu'est-ce qu'il y a?

E D O U A R D.

Veux-tu me rendre un service?

P I N C E R.

Non.

E D O U A R D.

Laisse-moi sortir.

P I N C E R.

Impossible.

E D O U A R D.

Un peu de pitié.

PINCER.

Je ne connois pas cela.

EDOUARD.

J'ai de l'argent.

PINCER.

Tant mieux pour vous, amusez-vous à le compter.

EDOUARD.

Je puis te l'offrir.

PINCER.

Je suis incorruptible.

EDOUARD.

Tu es un homme rare.

PINCER.

C'est ce que tout le monde dit.

EDOUARD.

*Air : J'ai vu partout dans mes voyages.*

Ah ! ne sois point inexorable.

PINCER.

Non, non, je n'entends pas raison.

EDOUARD.

Tu me parais assez bon diable.

PINCER.

C'est vrai, mais restez en prison.

EDOUARD.

L'infortuné dans sa misère

Doit trouver des cœurs indulgens.

PINCER.

Mon ami, le droit de la guerre

N'est pas toujours le droit des gens.

## SCENE XIII.

ADELE, PINCER, EDOUARD.

ADELE, *d part.*

ESSAYONS de faire passer ce billet à Edouard.

PINCER.

Voici Adèle seule; tant mieux, Je vais commencer le siège.

A D E L E. (*Elle passe devant Pincer, qui ne bouge pas.*)

Eh bien ! est-ce là votre devoir ?

P I N C E R.

Pourquoi pas ?

A D E L E.

Est-ce qu'un soldat, en faction, ne doit pas porter les armes devant un officier supérieur ?

P I N C E R.

Je n'en savais pas un mot.

A D E L E.

Apprenez votre métier, soldat malgré tout le monde.

P I N C E R, *porte les armes gauchement.*

Est-ce bien, maintenant ?

A D E L E.

Que vous êtes gauche, mon cher Pincer ! vous avez bien l'air d'un recrue.

P I N C E R.

Quand vous serez ma femme, vous me stylerez.

A D E L E, *riant.*

Votre femme !

P I N C E R.

Épousez-moi toujours.

A D E L E.

Cela n'est pas possible.

P I N C E R.

Si ma gaucherie vous déplaît, donnez moi une leçon.

A D E L E.

Une leçon ? volontiers, je suis venue pour cela.

P I N C E R.

Vous êtes charmante.

E D O U A R D.

Il s'y connaît.

A D E L E, *montre furtivement la lettre à Edouard ;  
ils se font des signes d'intelligences.*

Allons, attention.

EDOUARD.

M'y voilà.

PINCER.

J'y suis.

ADELE.

Garde à vous.... la tête haute.... la poitrine en-avant.... le corps effacé.... bien.... en avant, marche.... alte.... front.... serrez le mur..... (*Elle le fait arrêter sous la fenêtre du colombier.*)

PINCER.

Pourquoi donc cela ?

ADELE.

On ne parle pas sous les armes.... garde à vous.... posez... armes.... tournez la tête à gauche.... encore.... tout-à-fait à gauche donc!

PINCER.

Mais votre père m'a dit qu'il fallait l'avoir à droite.

ADELE.

Pas du tout : le mouvement serait manqué. (*Elle pique son billet à la bayonnette.*) Ne bougez pas... maintenant, portez... armes. Fort bien.

PINCER.

Cela y est-il ?

ADELE.

A-peu-près.... un peu plus haut.... encore.... l'y voilà. (*Edouard prend le billet et le baise.*)

PINCER.

C'est bien heureux.

ADELE, riant.

Vous avez des dispositions.... Je commence à croire que vous ferez un excellent mari.

(*Edouard pique une lettre à la bayonnette.*)

PINCER, à part.

Il me semble qu'on touche à mon fusil là haut.

(*Il aperçoit la lettre.*)

ADELE.

Voyons.... recommencez ce dernier tems-là.

P I N C E R.

Non, non, j'aime mieux recommencer tout-à-fait. (*Il passe rapidement son fusil à droite, et saisit la lettre.*) Ah ! je vous y surprends ! ... (*il lit l'adresse.*) « A mademoiselle Adèle. » Vous ne direz pas, j'espère, qu'elle n'est pas pour vous ?

A D E L E.

Ah ! le maudit vieillard ! donnez-moi cela, monsieur.

P I N C E R.

Oh ! je n'ai garde.

## S C E N E X I V E T D E R N I È R E.

LES PRÉCÉDENS, HERMAN, BLAISE, BRUSKER,  
Soldats.

P I N C E R.

ARRIVEZ-DONC, Major, il y a un siècle que je vous attends.

A D E L E.

Tout est perdu.

P I N C E R.

L'ennemi est pris.

H E R M A N.

Tant mieux.

P I N C E R.

Il est là ; j'ai saisi sa correspondance.

H E R M A N.

Vous avez bien fait ; qu'on le fasse venir.

P I N C E R.

C'est juste : il faut, pour le confondre, qu'il soit présent à l'examen des pièces probantes.

B R U S K E R, *d part.*

Voilà le moment de la surprise. Comme nous allons jouir !

B L A I S E, (*d qui Adèle donne la clef, ouvre la porte.*)

Paraissez, jeune homme ; on vous attend.

E D O U A R D.

Pardonnez, monsieur le Major.

P I N C E R.

Il n'y a pas de pardon.

H E R M A N, (*avec une sévérité feinte pendant toute la scène.*)

Monsieur, vous avez manqué à toutes les convenances, en vous introduisant furtivement dans une maison étrangère.

P I N C E R.

Certainement.

E D O U A R D.

J'en conviens, M. le major ; je me suis présenté chez vous sans avoir de titre pour être admis ; on m'a refusé la porte.

P I N C E R.

On a bien fait.

E D O U A R D.

Vous savez mieux que personne qu'un officier Français ne recule jamais. Piqué de la résistance, j'ai voulu emporter la place d'assaut : mais je suis votre prisonnier, vous pouvez ordonner de mon sort.

P I N C E R.

Lisez, lisez, major ; ce billet que j'ai surpris, vous fera du moins connaître ses intentions.

H E R M A N.

Ce billet est à l'adresse de ma fille ! lisez mademoiselle.

A D E L E, *lisant.*

« Victoire, ma chère Adele, mon père reconnaît ses torts »  
 » envers le vôtre. Madame votre tante désire que notre »  
 » mariage soit garant de la réconciliation ; j'ai crû devoir »  
 » franchir tous les obstacles, pour vous apprendre une nou- »  
 » velle à laquelle mon bonheur est attaché. Votre tante doit »  
 » écrire, aujourd'hui même, à M. le major, et se rendre »  
 » demain ici pour la ratification du traité. »

P I N C E R.

Qu'est-ce que c'est qu'un traité ? il n'y a pas seulement eu de négociation.

A D E L E.

Mon père !

Air : *Si Dorilas.*

Lorsqu'après une longue attente  
 Vous pouvez combler tous nos vœux,  
 Cédez aux desirs de ma tante,  
 Un seul mot va nous rendre heureux.  
 Ne montrez point un front sévère,  
 Quand tous les cœurs sont satisfaits,  
 Pourriez-vous déclarer la guerre  
 A qui vous apporte la paix!

P I N C E R.

Tenez bon , major , c'est une syrène qui voudrait vous séduire.

H E R M A N.

Soyez tranquille , je ne me démentirai pas.

P I N C E R.

J'y compte.

H E R M A N.

Jeune homme , les loix de la guerre vous condamnent.  
 Voilà votre jugement , et celui de votre complice.

P I N C E R.

Bravo !

H E R M A N.

Lisez.

E D O U A R D.

M. le major.....

P I N C E R.

Vous ne voulez pas lire ? attendez , attendez.... je m'en charge, moi; écoutez : (*Il prend le papier des mains d'Herman et lit.*)

Air : *Regards vifs et joli maintien.*

Dans ces lieux conduit par l'amour,  
 Edouard est entré par surprise,  
 Et ma fille usant de détour,  
 A secondé son entreprise,  
 Le délit n'étant pas douteux,  
 Voici quel arrêt est le nôtre :

F

## LE VIEUX

Je prétends, j'ordonné, je veux,  
 Qu'afin de les punir tous deux,  
 Ils soient enchaînés.... (bis.)

HERMAN, vivement en unissant Adèle et Edouard.

L'un à l'autre. (bis.)

EDOUARD ET ADELÈ, embrassant le major.

Mon père!

BRUSKER.

Tiens! c'est drôle!

PINCER.

Qu'est-ce que cela signifie?

HERMAN, gaiement.

Que ma sœur m'a effectivement confirmé par écrit, ce que nous apprend Edouard dans ce billet; que j'approuve son plan; que nos familles se rapprochent, et que ma fille est le gage de la paix.

PINCER, désespéré.

Et c'est moi qui l'ai gardé! Oh! si je pouvais le mettre à la porte, à présent!

BLAISE.

Vous êtes adroit, M. Pincer; cette campagne-ci vous fera honneur.

HERMAN.

Ça, mon gendre! nous allons faire la guerre ensemble, maintenant; vous commanderez une armée et moi l'autre.

ADELÈ.

Mon père, quand la paix est faite, on ne doit plus se battre.

EDOUARD.

Il vaut mieux nous occuper à faire rétablir le parc, les vergers, les jardins, les bosquets.

BLAISE.

Surtout, monsieur le Major, n'oubliez pas les vignes.

## V A U D E V I L L E.

Air : *Vaudeville de la Revue de l'an 6.*

E D O U A R D.

Enfin, d'accord avec l'amour,  
 Nous avons vaincu votre père ;  
 Mais du dieu d'hymen en ce jour,  
 Nous voilà prisonniers de guerre.  
 Que le plaisir soit invité  
 A l'union qui nous engage  
 Et pour assurer le traité  
 L'amitié servira d'otage.

B L A I S E.

Je bois fort bien, je fais l'amour ;  
 J'aime Bacchus, j'aime ma belle ;  
 Quoique désertant tour-à-tour,  
 A tous les deux je suis fidèle.  
 Si Bacchus me fait un appel,  
 Son service m'offre des charmes ;  
 Mais quand l'amour bat le rappel,  
 Je suis aussitôt sous les armes.

H E R M A N.

Quelque puisse être sa rigueur,  
 Femme est bien faible quand elle aime ;  
 Trop souvent la tête et le cœur,  
 Prennent parti contre elle-même.  
 Si pour la forme on se débat,  
 La plus sage, la plus parfaite,  
 Prise moins l'honneur du combat  
 Que le plaisir de la défaite.

P I N C E R.

A seize ans, quand je m'enrôlai,  
 Parmi les soldats de Cythère,  
 Je marchais au pas redoublé,  
 En héros, je faisais la guerre.  
 A quarante ans moins courageux,  
 Mon allure était moins légère ;  
 Aujourd'hui je suis trop heureux,  
 Quand je vais au pas ordinaire.

A D E L E, *au public.*

Certain d'être pris en défaut,  
L'auteur dans ce moment critique,  
Craignant les dangers de l'assaut,  
Capitule avec la critique.  
Ne cherchez point à le punir  
D'une défense téméraire,  
Et du moins, laissez-le sortir,  
Avec les honneurs de la guerre.

F I N.

